



© 2023 Contrelittérature.

Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-9559800-5-7

OBSERVATOIRE SITUATIONNISTE

GÉNÉALOGIE
DU DIEU ARGENT



GENEALOGY
OF THE MONEY-GOD

Collection *Nova/bilingue*
CONTRELITTÉRATURE

OBSERVATOIRE SITUATIONNISTE

GÉNÉALOGIE DU DIEU ARGENT

VERSION FRANÇAISE

PRÉFACE

AMEL NOUR*

*Amel Nour est un pseudonyme utilisé par deux membres de l'Observatoire situationniste.

De même que, pour le Dieu de Spinoza, demeure une antériorité non pas chronologique mais bien ontologique de la « nature naturante » sur « la nature naturée », le dieu argent possède une même antériorité qui *prévaut* – il faut creuser ce mot – sur tous les aspects et moments de toutes ses manifestations, comme leur vérité en puissance et en acte ; comme leur réalité essentielle.

C'est pourquoi ce qui a de la valeur dans le salariat – le travail qui se vend –, ce n'est pas le travail, *c'est la vente*. Ce qui a de la valeur dans la marchandise, ce n'est pas la marchandise en tant que chose particulière et concrète, c'est sa valeur en tant que marchandise, en tant que chose *grosse de l'argent*. Et ce qui a de la valeur dans l'argent, ce n'est pas sa quantité, quelle qu'elle soit, mais sa qualité en tant qu'expression universelle abstraite de la richesse. Le salariat, la marchandise, le profit ne sont que le déploiement des attributs du dieu, auquel rien ne saurait demeurer étranger.

Le travail, en tant qu'il est salarié, en tant que l'argent lui donne de la valeur, est donc vidé de toute substance avant même de commencer – et rempli de la semence du dieu argent. Le salariat est le viol généralisé de l'activité humaine, la déshumanisation du travailleur, dont l'activité consiste seulement à adopter *les positions qui font jouir l'argent*, positions fameusement décrites par le jeune Marx dans ses célèbres *Manuscrits de 1844* : « le travail est extérieur à l'ouvrier, c'est-à-dire qu'il n'appartient pas à son essence... dans le travail, celui-ci ne s'affirme pas, mais se nie, ne se sent pas à l'aise, mais malheureux, ne déploie pas une libre activité physique et intellectuelle, mais mortifie son corps et ruine son esprit... Le travail extérieur, le travail dans lequel l'homme s'aliène, est un travail de sacrifice de soi, de mortification... L'activité

de l'ouvrier n'est pas son activité propre. Elle appartient à un autre, elle est la perte de soi-même. »

Le travail salarié est donc l'enfantement dans la douleur d'un corps étranger qui à la propriété ontologique de phagocyter tout ce qu'il touche, de sorte que le travailleur, les outils, les machines n'auront finalement été rien d'autre que *ses propres membres*.

L'argent définit et règle toute activité dont il s'empare en tant que strict processus de *matérialisation* de la richesse, sous la forme passagère du travail salarié, puis sous la forme éphémère de la marchandise et enfin sous la forme de l'argent enrichi, de l'argent qui brille davantage, *du spectacle*.

Le travail salarié est le rituel sacrificiel obligatoire, la communion solennelle perpétuelle qui fait entrer l'humanité dans le royaume du dieu argent. De sorte que la prosternation sera la véritable existence du travailleur et l'adoration la véritable essence du consommateur.

Tout cela, évidemment, en temps compté. Car si le temps, c'est de l'argent, c'est que l'argent transforme la vie en temps, cette « invention des hommes incapables d'aimer » (Giorgio Cesarano).

L'invention du temps, qui se perd dans la nuit des temps, est le moyen par lequel la domination s'est soumise toute vie, et par quoi la vie s'est soumise à la domination, qui ne sait que compter, et peut pour cela excellemment compter sur l'argent, qui en est logiquement devenu la forme surnaturelle achevée.

Nous vivons dans un monde religieux. Ce n'est pas une nouveauté. Le meilleur de la vie s'est depuis longtemps éloigné dans toutes sortes de représentations où l'unité de cette vie

ne peut être rétablie que de façon fantastique. Depuis des temps immémoriaux, l'humanité projette et contemple *ses possibles* sous diverses figures menant leur propre vie, que ce soit dans la sphère religieuse, dans l'art séparé, et finalement dans la marchandise, et évidemment par-dessus tout, dans la marchandise qui les contient toutes, ou plutôt dans la marchandise que contiennent toutes les autres comme leur essence secrète, leur véritable richesse : l'argent.

De siècle en siècle, le médiateur universel s'est progressivement emparé de toutes choses et de toutes activités pour en faire ses servantes, comme esclaves ou comme prostituées, selon les degrés d'avancement de son expropriation de tout, et selon que la servitude s'y trouvait contrainte ou volontaire.

Elle est généralement devenue volontaire, d'une part parce que les humains ont admiré dans l'argent, comme leur propre puissance, cette puissance exilée qu'il leur fait miroiter de derrière les vitrines ; d'autre part parce que les vainqueurs ont toujours raison et que l'argent a vaincu : il vaut mieux collaborer. Vous en serez récompensés. Vous serez justifiés.

Malgré de multiples tentatives pour monter « à l'assaut du ciel » (Marx), les pauvres n'ont donc cessé de s'appauvrir face à la richesse de l'argent. Les pauvres ne sont en effet pas pauvres par manque d'argent, mais parce que l'argent qui leur manque leur fait manquer la vie. Le manque d'argent oriente implacablement tous les regards vers les choses et leurs prix. L'économie est la diversion suprême.

Personne ne peut faire abstraction de l'argent, puisque la recherche de l'argent occupe – au sens militaire – tout le monde, puisque ce monde est le sien, puisque, de gré ou de force, tout le monde le croit : *tout le monde y croit.*

L'humanité n'a pas seulement placé sa foi (du latin « fides », confiance) dans l'argent, *elle s'y est placée elle-même* : « Toi dieu visible, et qui soudes ensemble les incompatibles et les fais se baiser, toi qui parles par toutes les bouches et dans tous les sens, pierre de touche des cœurs, traite en rebelle l'humanité, ton esclave. » (Shakespeare).

L'argent est cette puissance qui opère la transsubstantiation de toutes choses en son propre corps et son propre sang ; il est, sous la forme marchande, l'hostie universelle, la cause formelle et finale de toute chose, leur inconscient collectif : leur âme.

Qui pourrait échapper à la toute-puissance de l'argent, dont le culte parvient à subsumer l'animisme universel latent dans le polythéisme des divines marchandises, subsumé lui-même dans le monothéisme du dieu argent ?

C'est facile en fait. Il suffit de ne plus y croire.



GÉNÉALOGIE DU DIEU ARGENT

L'argent est ce qui manque,
mais ce dont on manque n'est pas l'argent.

L'essence de l'argent est l'annexion du monde par les riches

L'argent n'est pas responsable de nos malheurs, de nos malhonnêtetés, ni de l'état désastreux du monde. Par contre il y est bien adapté. Il en est l'outil parfait.

Comment est-ce possible ? C'est que l'argent fausse la réalité. Il rend les choses et les êtres *équivalents de son point de vue*. Équivalent, cela veut dire *de même valeur*. Et cette valeur, c'est lui qui la fixe, de façon illusoire, contrairement à ce que l'économie veut nous faire croire.

La valeur monétaire d'une chose n'est pas déterminée par le temps de travail qu'elle nécessite, ni par sa rareté, ni par le besoin qu'on a d'elle. Si elle l'est, c'est parce que *nous donnons une valeur monétaire à ce temps de travail, à cette rareté, à ce besoin*.

La valeur monétaire d'une chose n'existe simplement pas.

Bien sûr, si l'eau devient rare, elle prendra beaucoup de valeur, mais cela ne détermine en rien son prix. C'est nous qui déterminons son prix.

Et ce prix va priver tous ceux qui ne peuvent le payer de cette chose vitale. C'est *comme ça* que la valeur monétaire fausse la réalité.

La réalité, ce n'est pas que certains – les riches – ont besoin d'eau. Tout le monde a besoin d'eau. La réalité, ce n'est pas qu'il est légitime que seuls les riches boivent. La réalité, c'est qu'il y a peu d'eau et qu'il faut prendre une décision tous ensemble par rapport à ce fait. *L'argent est ce qui nous prive de décision*. Sauf les riches bien sûr.

L'argent, c'est quand les riches décident. Décident du prix de l'eau et du reste.

Le secret du prix de toutes choses, c'est fondamentalement qu'il doit permettre aux riches de les posséder.

Tout le reste est accessoire et dérivé de ce fait : *de sorte que tous devront aspirer à une part de richesse, si petite soit-elle, et c'est ainsi qu'en faisant tout pour y parvenir, tous légitimeront les riches, légitimeront l'économie, légitimeront l'argent : ils légitimeront la valeur décidée par les riches.*

Bien sûr, quand nous disons « les riches », nous savons bien qu'il s'agit d'une antiphrase : les « riches » sont terriblement pauvres : la réalité leur est entièrement faussée.

Les riches vivent dans une réalité illusoire, déconnectée de la vraie réalité. Par exemple, s'il manque d'eau, ils croient qu'ils ont légitimement le droit de posséder, d'user et d'abuser de l'eau, parce qu'ils la payent. La réalité humaine générale du manque d'eau n'a aucune légitimité pour eux.

La légitimité est tout entière annexée par la légalité économique. *L'essence de l'argent est l'annexion du monde par les riches.*

L'économie n'est rien d'autre que *le traité de stratégie militaire qui permet aux riches d'annexer à l'argent l'esprit des hommes.*

La révolution est l'opération qui, en se détournant de la valeur selon les riches, en se détournant de l'exemple lamentable donné par les riches, part à la reconquête de l'esprit, ce qui est identique à la reconquête de la réalité.

Le temps est la dictée du non-vécu

« Le temps qu'on mesure » a réussi à régenter et déterminer la vie humaine sur toute la planète, à quelques très rares exceptions près. Il a fallu pour cela quelques millénaires, au cours desquels le temps a pris toujours plus de valeur : au point de devenir la valeur essentielle. Gagner du temps, rentabiliser le temps, et ne surtout pas perdre de temps.

On est sur un bateau. Si l'on peut remplir le bateau de poissons en trois heures, mettre plus de temps est une faute. De sorte que les gestes, les paroles, l'ensemble des activités et du vécu, depuis le départ du port jusqu'au retour, seront soumis au « temps qu'on mesure » ; pas seulement extérieurement, comme si le temps les laissait intacts, mais de l'intérieur : c'est le temps qui donnera le tempo, non le plaisir pris, non l'alternance naturelle de l'effort et du repos, non le rythme biologique, encore moins le jeu des affinités, bref en aucune façon la vie vécue.

La vie ne sera en fait vécue que sous la dictée du « temps qu'on mesure » : elle devra, contre son propre rythme, se mouler au rythme du « temps qu'on mesure » ; chaque geste, chaque parole s'enfermeront dans la finitude qui leur sont impartis : tant de minutes, tant de secondes. C'est ainsi qu'on vide les océans, à commencer par l'océan humain.

Des petits malins nous diront qu'il faut nécessairement du temps pour faire quoi que ce soit, nous leur répondrons que pour faire quoi que ce soit, il n'est en rien nécessaire d'en mesurer le temps.

Ils ajouteront que certaines activités nécessitent « le temps qu'on mesure », nous répondons que cela ne nécessite pas de l'étendre à toutes les activités.

Maintenant on n'est plus sur un bateau, mais dans l'usine, une autre galère. Là, le contenu humain, la vie vécue ; plaisir, désir, affinités, rythme biologique, tout cela n'a plus aucun intérêt, quasiment plus aucun espace d'expression, même réduit. Seul « le temps qu'on mesure » a de la valeur : il doit être le plus court possible, afin de concentrer au maximum le vécu disparu, *d'en extraire l'essence pour en faire une valeur abstraite.*

Cette valeur abstraite va ensuite se retrouver sous la forme de l'argent : la valeur à l'état pur, qui transcende tout, et qui donne à tout une nouvelle vie : la vie des marchandises bien sûr, les marchandises qui se donnent en spectacle comme autant de promesses de vie aux malheureux humains déposés de leurs vies. Promesses illusoires bien sûr, qui ne brillent que derrière les vitrines et qui se dissipent en entrant chez les malheureux humains. « Le temps qu'on mesure » donne donc naissance à l'argent, qui donne naissance aux marchandises, qui donnent naissance au rien.

C'est pourquoi les malheureux humains sentent bien que leurs vies ne valent rien, sauf de façon marchande, sauf de façon spectaculaire ; sauf quand ils se comportent comme des marchandises derrière leurs vitrines.

Ce qui aboutit encore au rien, mais les malheureux spectateurs ne voient pas le rien, qui n'est derrière aucune vitrine, de sorte que leurs vies sont devenues à leurs yeux *d'insondables abysses pleins de rien.*

Il est temps de conclure, les détails ont déjà été exposés de long en large à travers les siècles. Notre espèce a inventé le

temps qui se mesure ; elle a inventé quelque chose après quoi elle court, et qui la domine. Elle lui a donc donné beaucoup de valeur, et ce faisant, elle a inventé la valeur, comme ce qui la résume et simultanément qui la dépasse. Elle a enfin inventé l'argent comme digne représentant de cette chose à la fois familière et étrange. Elle en a logiquement fait son idole. Et c'est depuis ce temps qu'elle s'enfonce en errant dans l'infini malheur.

Comment l'esprit vient aux choses

La valeur d'un produit qui n'est pas une marchandise est entièrement et exclusivement déterminée par ses qualités qui se ramènent à l'usage que l'on peut en faire. Cette valeur est en partie objective ; il s'agit des propriétés utilisables de l'objet, et en partie subjective ; il s'agit de la réception de ces propriétés par un sujet : comment il les perçoit, ce qu'il envisage d'en faire dans sa vie singulière.

Pour ce qui est d'une marchandise, il s'agit d'un produit qui bien sûr conserve sa valeur d'usage, mais qui présente d'abord la particularité d'être équivalent à une somme d'argent : le produit vaut un certain prix. Ce prix n'est pas déterminé par le temps de travail, la rareté, l'utilité de l'objet, sinon de façon inessentielle, périphérique.

Ce qui détermine tautologiquement le prix de l'objet, c'est qu'il a un prix.

Une fois devenue marchandise, un objet n'appartient ni à son producteur, ni à son consommateur, sinon de façon inessentielle, périphérique. *Il appartient à l'argent.*

C'est l'argent qui lui donne sa valeur, qui sera convertie en prix, pour les commodités de l'échange.

Le prix d'un objet peut augmenter, s'effondrer pour toutes sortes de raisons inessentielles du point de vue de l'argent : l'essentiel est que l'objet garde un prix, et donc une valeur marchande ; et donc continue d'appartenir à l'argent.

Qu'est-ce alors que l'argent ? La représentation universelle abstraite de la richesse.

Quelle richesse ? Toute la richesse. Avoir de l'argent, c'est entrer dans la représentation de la richesse ; y tenir un rôle, ne serait-ce que comme figurant. Mais cette représentation est abstraite. L'argent n'a pas d'odeur, ni de goût, ni aucune autre qualité sensible nécessaire. C'est pourquoi il peut avantageusement se passer de toute forme matérielle.

L'argent est la pure spiritualité désincarnée : il est l'esprit de tout s'étant éloigné et élevé au-dessus de tout.

L'argent a dévalisé le monde de tout, de sorte que le monde est vide, sans intérêt, désenchanté – à moins d'avoir de l'argent.

Et quand on a de l'argent, ce n'est pas pour vivre le monde, qui n'est plus rien sinon de façon inessentielle, périphérique, mais *pour vivre l'argent*, pour participer à la représentation universelle de la richesse.

Le riche est celui qui sent non pas qu'il est riche, car il n'est riche de rien, sinon de façon inessentielle, périphérique, mais celui qui sent *qu'il représente la richesse*.

Et la marchandise riche n'est pas riche de ses qualités intrinsèques, sinon de façon inessentielle, périphérique, mais elle est riche en proportion de sa capacité à représenter la richesse universelle : elle en jette.

Ce qui fait la valeur d'une marchandise, c'est sa capacité à *donner corps à l'abstraction* ; sa capacité à *mettre en spectacle la richesse universelle contenue dans l'argent*.

Le spectateur qui a réussi devient ipso facto une vedette et se voit acteur, il peut donc oublier un temps qu'il n'est que le spectateur d'une vie qui n'est qu'un spectacle, il peut croire qu'il est différent des figurants : *il est l'illusion réalisée*.

La boucle est bouclée. La vie perdue dans la production de la richesse universelle abstraite – identique à la production universelle du non vécu – revient aux vivants comme représentations désirables et désirs de représentations.

Revenir à la vie consiste à désirer déserrer ces désirs.

Le vrai malheur du monde est que les rapports marchands, la marchandise, sont absence totale de rapports humains.

Dans l'aliénation, les rapports humains ne sont pas inexistants, ils sont absents, ils sont réalisés comme activité des choses, comme spectacle. Ainsi, l'impuissance de la pensée et de l'action bourgeoises n'est-elle pas son impuissance à dominer un « système économique », à dominer la production mondiale des déchets. Bien au contraire, *cette impuissance-là est le spectacle de son impuissance*, le mensonge organisé sur sa véritable impuissance. L'impuissance réelle de la bourgeoisie est son impuissance à empêcher que les rapports humains n'émigrent toujours plus dans les choses.

La valeur mise à nue

La valeur est cette faculté qu'ont les produits du travail de s'échanger en pensée sans aucune intervention humaine. Le mot valeur désigne proprement cette pensée inhumaine et rien d'autre. On pourrait imaginer qu'il appartient au moins à l'échangiste marchand de ratifier, de réaliser cette pensée. Pas même. C'est encore une chose qui a seule le pouvoir de réaliser la pensée des choses. Cette chose est l'argent.

On comprend l'étonnement d'un observateur de la tribu de Tiavéa constatant que, dans nos contrées civilisées, il suffit de sortir un petit disque de métal ou une petite feuille de papier de sa poche, voire de faire un petit gribouillis sur du papier, pour échanger sans desserrer les lèvres. On imagine sa stupeur devant le contraste entre le mutisme des habitants de ces étranges contrées et le bavardage incessant des marchandises. Son étonnement et son indignation, puisque dans son pays, les minutieux échanges demandent jusqu'à trois semaines de bavardage, après une expédition en haute mer qui peut durer un mois, et une préparation qui en demande plusieurs. Le tout dans une orgie de bavardage.

Dans nos pays, patries de l'ennui, les objets sont pré-échangés. Tous les échanges possibles sont déjà réalisés en pensée et cette pensée n'est plus le patrimoine, la noble tradition d'un peuple, mais le patrimoine et la tradition des choses. De même la réalisation de cette pensée n'est plus l'activité d'un chef de noble lignage dont les qualités individuelles, l'audace, l'habileté, la beauté, la séduction, sont justement renommées. Cette réalisation est le fait d'une chose.

Désinfecter l'univers de toute valeur

Un objet, qu'il soit naturel ou le produit du savoir-faire, n'a pas de « valeur » d'usage. Il a juste des usages possibles. La nuance peut sembler négligeable ou abusive ; elle est au contraire déterminante et fondatrice. Donner de la valeur à l'objet, c'est surajouter la valeur à l'usage possible ; c'est transférer la richesse de l'usage vers sa représentation ; c'est faire de la représentation sa richesse. Qu'est-ce qui fait la richesse d'un objet ? Concentrons-nous sur l'objet résultant du savoir-faire. Cet objet, du plus simple au plus complexe, comporte des éléments matériels, dont il est riche et des éléments conceptuels, dont il est riche aussi. Ces éléments conceptuels sont le projet qui l'a fait naître, le savoir qui l'a rendu possible et le savoir-faire qui a présidé à sa réalisation.

D'un objet quel qu'il soit, on peut jouir contemplativement de sa matière et de la transformation de cette matière, ce qui revient à jouir du génie humain, on peut, contemplativement encore, jouir de l'usage qu'il rend possible, et enfin on peut jouir de cet usage lui-même. On voit bien que la jouissance de l'usage s'entoure ou plutôt est enveloppée dans une jouissance qui la contient et la dépasse en même temps, qui est la jouissance d'une totalité, qui s'inscrit elle-même dans d'autres totalités – naturelles, sociétales -, qui s'inscrivent dans la totalité au sens de tout ce qui existe, ceci devant également être entendu dans un sens total : tout ce qui a pu, peut et pourra exister, connu et inconnu.

Si maintenant nous rapportons ces réflexions à ce que nous observons tous quotidiennement autour de nous, chacun peut immédiatement constater à quel point cette dimension contemplatrice a *disparu de l'usage*, et nous pouvons aussi sans peine juger *combien* l'aspect strictement utilitaire a colonisé le

rapport général à l'usage. Nous pouvons enfin comprendre, de ce promontoire théorique, *combien* encore il aura été rentable, pour les riches, de faire de la production une stricte activité laborieuse, triviale, autant dire morte et mécanique.

C'est que la contemplation, cette activité si prisée des écoles philosophiques antiques, considérée comme seule activité véritablement digne de l'humain – qu'elles séparaient de l'activité transformatrice, déjà elle-même séparée des jouissances qu'elle peut procurer ; réduite et mutilée en tant que stricte production morte et mécanique –, la contemplation s'est exilée dans la marchandise comme spectacle, comme nous pouvons aisément le constater en nous reportant à ce que nous observons chaque jour autour de nous. Et si cet exil a pu se produire, c'est précisément que la contemplation est effectivement la manifestation la plus sensible de ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé dans l'humain. C'est ce qui explique l'existence des vitrines – et l'attitude consternante des spectateurs, attitude justement qualifiée de *lèche-vitrines*. Que voulez-vous faire d'autres – dans un monde où seules les marchandises détiennent l'humanité, en concentrant en elles, comme promesse – c'est-à-dire comme mirage –, la totalité des jouissances possibles, ou plutôt permises ?

Et c'est ici qu'on peut en venir à ce qu'il y a de plus jouissif encore que les jouissances liées à l'usage ; les jouissances de l'échange. Que serait la jouissance d'un objet qui nous renverrait à une solitude infinie ? Ce qu'il y a de plus riche dans un objet, au-delà des jouissances liées à ses usages possibles, ce qui en fait en réalité la véritable richesse, c'est l'ensemble des relations, des liens, des partages, bref des échanges dans lesquels il s'insère, qu'il enrichit mais surtout qui l'enrichissent, lui donnent sa raison d'être : son humanité.

Ce sont les marchands qui se sont réservé la jouissance des échanges, qui en ont fait leur monopole, en les privant simultanément et toujours plus de toute dimension de partage – à part l'échange de monnaie, lorsque nous passons à la caisse ce qui, comme nous le remarquons tous chaque jour, ne nécessite en soi aucune humanité et s'en passe chaque jour davantage, dans le merveilleux Technoland où l'humain est un intrus.

On voit à présent clairement en quoi consiste la « valeur » d'échange : il s'agit tout simplement du meilleur usage de la vie, dont se sont emparés les marchands, l'usage qui contient tous les usages – à moins de les voir sombrer dans une solitude infinie – l'échange de soi à soi, aux autres, à la nature, à la matière, à l'esprit, à la totalité. Ce que l'on contemple dans la marchandise – bien plus que ses usages possibles une fois qu'elle a atterri, *au sens du crash*, chez le malheureux spectateur –, c'est cette volubilité infinie qu'elle partage avec ses consœurs, et dont les marchands jouissent – mais seulement par procuration, de façon onaniste –, en brassant l'argent dont ils s'enrichissent : en brassant le vent mauvais de la dépossession universelle.

Les marchands ont rendu l'argent célèbre

C'est seulement après des millénaires de pillage des communautés existantes, le plus souvent des exploités locaux, que les marchands se virent contraints de se saisir de la sphère de l'exploitation. Ceci pour une double mais simple raison : ils ont ruiné ceux qu'ils pillaient ; le pullulement de leur classe prospère les a contraints à une concurrence féroce malgré le développement universel du marché.

C'est donc une fois solidement établie la célébrité de l'argent comme ce qui a seul le pouvoir universel de réaliser la pensée des choses, une fois la toute-puissance de l'argent bien assurée, toute-puissance qui consiste uniquement dans la mise en spectacle millénaire et mondiale de sa toute-puissance, que le capitaliste peut se lancer lui-même dans l'exploitation, en y introduisant le calcul des coûts de production.

Le capitaliste ne peut calculer un coût qu'une fois l'argent bien présent comme idée dans toute chose. C'est seulement lorsque tout a été transformé en marchandises, en choses qui pensent, que l'exploitation marchande peut débiter.

L'argent est l'agent universel du manque

L'argent coûte cher. Ceci n'est qu'une remarque plaisante. La question n'est pas là : elle est que l'économie du travail d'autrui réussit à faire l'économie de la vie elle-même. Ce qu'elle gaspille réellement, c'est la réalité elle-même. Elle gaspille la totalité de la vie. C'est peu de dire que l'argent coûte cher à la société. L'argent est la véritable société. Quand le commerce s'empare de l'exploitation, il dit à l'exploité : « Sois un homme, tiens, prends cet argent. » Le nouveau maître infecte lui-même l'esclave qui se pense affranchi avec sa propre maladie de l'or. On comprend alors le racolage éhonté auquel se livrent les marchandises ; c'est pour elles une question de vie ou de mort. Si le client ne vient pas, elles meurent avant d'avoir pu copuler avec l'argent, elles meurent sans pouvoir se reproduire. Aussi font-elles tout, dans une cacophonie publicitaire incessante, pour persuader qu'elles sont, telle ou telle mieux que les autres, capables de concentrer tous les regards ne fut-ce qu'un seul instant.

Le travail est la malédiction universelle attachée à l'adoration de l'argent

Ce n'est ni le temps de travail, ni la force de travail, ni le travail lui-même qui produisent la richesse. Le travail est seulement la fonction matérielle et motrice qui attribue à la richesse – qui lui préexiste comme finalité et comme idée dans la tête des marchands –, une forme perceptible, bien qu'éphémère : la marchandise.

Le travail n'est que l'effectuation esclave et mécanique du transfert de la richesse universelle abstraite – l'argent – dans une chose particulière et concrète, la marchandise. On saisit qu'il ne peut s'agir que d'un marché de dupe. Car la richesse universelle abstraite est évidemment absolument à l'étroit dans n'importe quelle marchandise, et donc à l'affût de la moindre occasion de s'en évader. L'achat sera cette occasion.

Pour le travailleur, la seule richesse que le travail produit est donc le salaire, avec quoi l'argent l'autorise perfidement à goûter occasionnellement à la richesse. Le travailleur, cette mécanique-esclave à forme humaine, une fois métamorphosé en consommateur par la magie du salaire, est la dupe de ce marché de dupe qu'il a lui-même rendu possible par son activité esclave et mécanique.

Activité totalement esclave, et purement mécanique, parce qu'avant même de commencer, le travail, cette prostitution et cette déperdition universelles des qualités humaines, a été vidé de toute substance, de toute valeur, de toute noblesse, de toute humanité, parce que la substance, la valeur, la noblesse, et toute l'humanité étaient déjà préalablement exilés dans l'argent, qui est la richesse abstraite ; la richesse abstraction faite de tout.

Le salaire n'est rien d'autre que cette trompeuse promesse de richesse que l'argent injecte dans un petit disque de métal, un bout de papier ou une carte en plastique et qui fait briller les yeux du spectateur. Le salaire est le permanent discours démagogique que tient l'argent au consommateur frustré pour le convaincre de retourner travailler.

La marchandise, que le salarié convoite, est ce qui permet à la richesse de se pavaner. La marchandise : ce qui fait briller un temps la richesse aux yeux de tous les spectateurs ; le temps que s'effectue l'achat. Aussitôt achetée, la marchandise perd son éclat, perd totalement ce qui la faisait briller.

Prestigieuse derrière la vitrine, vulgaire dès qu'elle rentre chez le consommateur.

Car la richesse s'échappe de la marchandise, l'abandonne à sa trivialité, à l'instant même où la transaction s'effectue. Et c'est évidemment l'argent, la richesse jamais satisfaite parce que totalement abstraite, qui va ensuite permettre de produire de nouvelles marchandises ; c'est la richesse jamais satisfaite qui va pouvoir continuellement être réinjectée dans de nouveaux objets pour les faire briller. Et ainsi de suite.

« Ne travaillez jamais ! »

Le travail salarié, cette pauvreté radicale, cette inactivation en acte de l'humain, ne saurait donc produire par lui-même aucune richesse, il ne peut que permettre à la richesse, qui lui est d'emblée totalement étrangère, de s'exprimer sous la forme marchande.

Le travail n'est que la mise en forme, en elle-même insignifiante, de la marchandise comme universel signifiant de l'argent ; argent qui est, bien plus que l'équivalent général que nous vante l'économie, le signifié universel de la richesse universelle abstraite ; cette richesse insaisissable que toutes les marchandises – ces allumeuses universelles – ont constamment à la bouche.

On comprend donc l'inanité des revendications des travailleurs pour obtenir un meilleur salaire et de meilleures conditions de travail, c'est-à-dire une dépossession humanisée de leur humanité.

Ces revendications sont certes compréhensibles, comme le sont celles du prisonnier revendiquant une meilleure cellule. Disons qu'elles expriment le fait d'avoir mal à l'argent en recouvrant le fait qu'il y en a marre de l'argent.

C'est pourquoi nous avons commencé notre exposé en montrant que l'économie est ce qui permet aux riches d'annexer l'esprit des hommes à l'argent.

On comprend aussi la vérité ontologique et stratégique du slogan situationniste, qui n'a rien de « romantique », comme aiment le qualifier les mercenaires de la pensée séparée, spécialisés dans le recyclage spectaculaire de la critique, et qui se croient toujours à l'abri de la vérité pratique.

La société spectaculaire-marchande, encerclée de toute part par le retour historique imminent de la vérité pratique, est plus que jamais à la merci d'une désertion universelle.

La désertion du travail est la condition *sine qua non* de la reconquête de toute pensée émancipée, de toute activité réinventée et de notre humanité retrouvée.

Une si longue hypnose

Avant de conclure, il est nécessaire de revenir brièvement aux origines du malheur : la formation du fétichisme. Le fétichisme consiste dans le caractère magique attribué à un objet, qu'il soit naturel ou culturel.

De façon générale, il établit avec cet objet une relation rituelle d'attrance (ou de répulsion) aveugle et d'admiration soumise (ou de déni fanatique).

Pour qu'il y ait fétichisation, il faut simultanément que l'objet soit perçu comme étranger et porteur d'une possible relation gratifiante.

Il faut donc que préexiste à la fétichisation une séparation d'avec l'objet, et l'espoir d'abolir cette séparation.

Il faut aussi que la séparation ayant eu lieu, son processus soit devenu un mystère. La fétichisation intervient comme un artifice permettant de vivre avec ce mystère.

Nos ancêtres les séparateurs

Dès le paléolithique, une séparation va s'opérer, dont nous ne savons à peu près rien, entre l'humanité naissante et la nature. Cette séparation s'effectue lentement, au fur et à mesure que les techniques acquièrent une autonomie de plus en plus marquée avec ce qui peut être copié ou imité de ce qu'offre la nature. Il nous semble qu'une étape clé est la création d'outils ou d'armes articulés – une sagaie par exemple –, autrement dit d'outils dont la réalisation va impliquer d'une part un essor créatif, d'autre part *de se détacher momentanément de l'objectif de survie pour se concentrer sur une finalité technique* : comment réaliser l'articulation.

La créativité est d'emblée corrélée à la capacité à articuler.

Elle va l'étendre sur deux plans essentiels : le développement technique et l'apparition de l'art. Dans les deux situations, il s'agit de s'adresser à la nature *d'un peu plus haut*.

D'une part, alors qu'on en saisit mieux les articulations causales (rapport technique) et les articulations possibles (rapport artistique), de commencer à la décoder ; d'autre part, de s'en distinguer par nos créations.

C'est dans *ce complexe d'interactions inédites* que le langage, très longtemps balbutiant, va lui-même prendre son essor, comme *capacité à articuler sans limites*.

À ce stade, la séparation d'avec la nature n'est pas encore rupture, divorce : il y a de la marge ; littéralement *du jeu* entre l'humanité et la nature ; le jeu étant à la fois source naturelle d'apprentissage et l'espace culturel de toute création.

Le jeu s'infiltré partout et procure une ivresse, ivresse qui immerge les humains dans les profondeurs de la nature, et inséparablement de leur « propre » nature. Entre la technique liée à la survie, et l'art, qui s'en est déjà autonomisé, le va-et-vient se fait sur le mode ludique.

On joue beaucoup au paléolithique.

Sauf qu'entre l'art, la technique et le jeu, c'est la guerre ; il faut choisir. Et c'est la technique, déjà *présupposée dans l'art et dans le jeu*, qui offre le plus d'intérêt : une maîtrise tangible sur l'univers tangible. Ce choix oriente du même coup le regard sur l'intérêt lui-même.

Ça devient sérieux : et on va moins jouer.

Même l'art devient sérieux, c'est-à-dire intéressé, car il constitue une réserve inépuisable de réponses symboliques aux difficultés, aux fatalités, aux mystères que la nature réserve aux humains.

Adieu nature

La relation symboliste à la nature peut donc prendre le relais de la relation technique, lorsque la technique est en défaut de maîtrise : et cette prise de relais, *c'est encore une technique*.

Ainsi s'opère le processus de séparation : la terre et le ciel se peuplent de symboles, et dans le temps même où la maîtrise technique augmente, où *la culture laboure les terres mais plus encore les têtes*, la relation naturelle est en perdition : l'ivresse de l'immersion ludique dans les profondeurs de la nature est supplantée par l'ivresse de la domination.

La fétichisation peut commencer. Elle va se déchaîner pendant des millénaires, jusqu'à aujourd'hui. Fétichiste, le rapport aux éléments naturels les plus imposants ; fétichiste, le rapport à la technique, dont l'apparition a disparu des mémoires ; fétichiste, sous la forme des mythes, le rapport à l'esprit dans toutes ses manifestations ; fétichiste le rapport aux biens matériels, quand ils sont suffisamment abondants et décorés pour perdre toute trace de leur production ; fétichiste, le rapport à la valeur, quand l'argent l'a suffisamment déréalisée pour s'en couronner ; fétichiste, le rapport à soi comme à l'autre, quand l'un comme l'autre ne sont plus que leurs rôles.

Le « fétichisme de la marchandise » concentre l'ensemble de ces processus de séparation. Le « fétichisme de la marchandise », c'est quand un objet – ou un être – devenu marchandise, ne tire que *secondairement* sa valeur de son usage possible, mais la tire centralement du mystère qui entoure non pas son apparition dans la vitrine, mais bien plutôt *son apparition comme vitrine*.

De quoi donc cette chose est-elle la vitrine ? De toute l'humanité concentrée en elle, mais effacée d'elle : de toute l'humanité qu'il a fallu pour qu'elle existe.

Pas seulement son usage possible, seulement les matériaux qu'il faut extraire et transformer pour la produire, seulement le temps et l'énergie qu'il faut pour la produire, seulement le génie humain qu'il faut pour l'imaginer, seulement l'habileté technique qu'il faut pour l'agencer, seulement l'attrait calculé de son apparence, seulement la somme humaine séculaire qui l'a rendue possible – mais le tout.

La moindre marchandise est un résumé hors sol de toute l'humanité, devenu *intraduisible*.

La mise en spectacle de la société à travers l'histoire

Pour en arriver là, il a fallu l'installation massive au centre de l'existence, sur toute la planète, du travail contraint et forcé auquel l'immense majorité de la population mondiale passe l'essentiel de son temps.

Inutile de préciser qu'il s'agit, pour l'immense majorité, de tâches répétitives, pauvres et extérieures.

Ce qui implique depuis des millénaires pour tout un chacun et pour toute l'humanité une invraisemblable perte de créativité, un inimaginable dessèchement des talents, bref un vécu essentiellement malheureux.

L'univers de la marchandise est justement là pour compenser cette misère abyssale : d'autres créent pour vous, d'autres ont des talents à votre place, et d'autres vivent des vies passionnantes. En apparence.

Et ce qui compte, c'est d'entretenir le besoin circulaire de consommer des apparences. La moindre marchandise vaut d'abord pour la dose d'apparence qu'elle diffuse.

Si les premières percées ont eu lieu dès le paléolithique, tout commence à *se solidifier* au néolithique, entre 10 000 et 5 000 ans avant notre ère, quand la rentabilité devient *le guide des activités*.

C'est elle qui commande d'instaurer et de justifier hiérarchies et fixités des statuts sociaux.

En particulier, comme nous l'avons relevé, par l'entremise de l'art qui s'est déjà imposé au paléolithique comme activité séparée compensatrice, dont le prestige en impose à tous et dont la force symbolique cimente la société, pendant que celle-ci se divise en elle-même, et se sépare de la nature, qu'elle divise également.

C'est déjà le spectacle qui fait la société, même si nous sommes encore très loin de la société du spectacle.

Nous sommes par contre désormais tout proches de l'esclavage, qui est effectivement particulièrement rentable.

Quelques milliers d'années à perfectionner, bien plus encore que les techniques, cette *avantagense* division sociale, et nous nous trouvons dans cette Grèce antique, où le travail, entendu comme production servile et séparée, condamne des humains à n'être que les « objets animés » de leurs maîtres.

Ce qui est digne, du coup, des véritables humains, c'est de se cultiver, mais d'une culture déjà séparée : séparée de la nature et des autres espèces, séparée de sa propre production, séparée de la totalité humaine, séparée de tout.

C'est à ce moment-là que la représentation, qu'elle soit artistique, spirituelle ou philosophique, *prend son essor dans un monde à part*, où l'unité de la vie ne peut plus être restaurée, mais seulement contemplée.

Révélations sur la nature et l'état du conflit planétaire.

Il est temps de conclure. Les riches – *les dominants qui profitent de leurs semblables* – ont déjà perdu, quelles que soient les illusions que leur procurent leurs victoires présentes. À noter que ces illusions sont d'ailleurs le vecteur central de leur défaite programmée.

Quant au programme de leur défaite, ils en ont une confuse et fautive conscience, parce qu'ils le saisissent sur le mode du calcul et de la technique, ce qui fait aussi partie des causes essentielles de leur défaite déjà prononcée. Il s'agit du programme au sens grec ancien (πρόγραμμα) : la proclamation publique et par écrit. Celle que nous prononçons ici.

Prenons une divertissante métaphore : les riches ressemblent au boxeur épuisé qui va recevoir une série de crochets dévastateurs au douzième round, mais qui en attendant se dandine sous les acclamations de l'*ochlos* (ὄχλος, la foule).

Car les riches se sont enrichis de l'appauvrissement radical des peuples : *ils en ont tamisé toutes les cultures pour en faire des spectacles consommables*, rejetant comme vulgaire boue tout ce qui ne pouvait pas servir la valeur marchande.

Poursuivons cette instructive métaphore : la boue est l'inconscient universel qui se fraie inexorablement un passage vers la lumière. Elle opère par décantations successives des

illusions qui la composent, qui viennent de loin, qui sont nombreuses et qui ont la peau dure. Ces trois composantes sont d'ailleurs ce qui fait croire aux riches que la boue ne deviendra jamais de l'or, que la laideur antipoétique, en quoi ils ont eux-mêmes changé le monde, ne peut pas perdre.

Telle est la force corrosive de l'illusion : les riches croient se protéger de la laideur, alors que leur laideur transparaît toujours plus aux yeux de tous ; conséquemment, les pauvres du monde entier croient de moins en moins les riches ; moins ils les croient, plus l'alchimie secrète opère ; plus se reforment les peuples comme seule force universelle capable de ramener le vrai dans le monde.

Le moment historique qui nous contient est passionnant : on voit d'un côté les riches se donner en spectacle en jetant aux foules – *ces restes atomisés de ce qui fut des peuples* – des miettes de mépris et de bienveillance paternaliste – *et tous les pauvres voient ça* –, et d'un autre côté ces foules se séparer en deux partis, dont les deux veulent que l'autre disparaisse.

Mais il y a une différence : la foule majoritaire qui se nourrit de la bienveillance paternaliste est absolument dépendante de cette misérable pitance ; absolument soumise aux expertises scientifiques destinées aux bons conseils que la télévision lui communique : elle est arrivée *au stade ultime de la passivité satisfaite*.

Tandis que la foule minoritaire, quelles que soient les erreurs et les confusions qu'elle peine à décanter, est active, traversée des incessants et toujours plus pressants appels de l'inconscient universel, auxquels elle doit finir par céder. C'est ainsi que s'approche cet instant historique que tous attendent.

La décantation finale va s'opérer, l'alchimie va aboutir : de la boue de l'*ochlos* surgira l'or des nouveaux peuples.

On reconnaîtra leur nouveauté à trois caractéristiques : leur fierté indomptable, leurs cinglantes réparties, le dépassement de toutes leurs anciennes divisions idéologiques.

Dans l'intervalle, souriez avec de vrais et beaux sourires : les riches ont déjà perdu.



SITUATIONIST OBSERVATORY

GENEALOGY OF THE MONEY-GOD

ENGLISH VERSION

PREFACE

AMEL NOUR*

*Amel Nour is a pseudonym used by two members of the Situationist Observatory.

Just as, for Spinoza's God, there remains a not chronological but ontological anteriority of the "natura naturans" over the "natura naturata", the money god possesses the same anteriority that *prevails* – we must dig into this word – over all the aspects and moments of all its manifestations, as their truth in power and in the act, as their essential reality.

Therefore, what has value in wage labor – the labor that is sold – is not the labor, *it is the sale*. What has value in the commodity is not the commodity as a particular and concrete thing, but its value as a commodity, as *a pregnant thing of money*. And what has value in money is not its quantity, whatever it may be, but its quality as an abstract universal expression of wealth. Wages, commodity, and profit are only the deployment of the attributes of the god, to whom nothing can remain foreign.

Work, insofar as it is salaried, insofar as money gives it value, is thus emptied of all substance even before it begins – and filled with the seed of the money god. Wage labor is the generalized rape of human activity, the dehumanization of the worker, whose activity consists only in adopting *the positions that make money happy*, positions famously described by the young Marx in his well-known *Manuscripts of 1844* :
“The work is external to the worker, that is, it does not belong to his essence... In work, he does not affirm himself, but denies himself, does not feel at ease, but unhappy, does not deploy a free physical and intellectual activity, but mortifies his body and ruins his spirit... External work, the work in which man alienates himself, is a work of self-sacrifice, of mortification... The activity of the worker is not his own activity. It belongs to another, it is the loss of oneself.”

Wage labor is thus the painful birth of a foreign body that has the ontological property of phagocytizing everything it touches, so that the worker, the tools, and the machines will finally have been nothing else *but his own organs*.

It is money that defines and regulates all activity that it seizes as a strict process of materialization of wealth in the transient form of wage labor, then in the ephemeral form of commodity, and finally in the form of enriched money, money that shines more brightly, *the spectacle*.

Wage labor is the obligatory sacrificial ritual, the solemn perpetual communion that brings humanity into the realm of the money god.

So that prostration will be the true existence of the worker and adoration the true essence of the consumer.

All of this, of course, in a limited amount of time. For if time is money, it is because money transforms life into time, this “invention of men incapable of loving” (Giorgio Cesarano).

The invention of time, which is lost in the mists of time, is how domination has subjugated all life, and by which life has subjugated itself to domination, which knows only how to count, and for this purpose can excellently count on money, which has logically become its completed supra-natural form.

So, we live in a religious world. This is not a novelty. The best of life has long since slipped away into all sorts of representations where the unity of this life can only be restored fantastically. Since time immemorial, humanity has projected and contemplated *its possibilities* in various figures leading their own lives, whether in the religious sphere, in separate art, and then finally in the commodity, and of course above all, in the commodity that contains them all,

or rather in the commodity that all others contain as their secret essence, their true wealth: money.

From century to century, the universal mediator has progressively taken over all things and all activities to make them his servants, as slaves or as prostitutes, according to the degree of progress of his expropriation of everything, and according to whether the servitude was forced or voluntary.

It has generally become voluntary, on one hand, because humans have admired money, as their power, this exiled power that it makes them glimpse from behind the shop windows; on the other hand. After all, the winners are always right, and money has won; collaborating is better. You will be rewarded. You will be rewarded. You will be justified.

Despite many attempts to climb “to the sky” (Marx), the poor have not stopped getting poorer in the face of the wealth of money. The poor are not poor for lack of money, but because the lack of money makes them miss life. The lack of money implacably directs all eyes toward things and their prices. The economy is the ultimate diversion.

No one can ignore money, since the search for money occupies – in the military sense – everyone, since this world is his, since, willingly or not, everyone believes it: *everyone believes in it.*

Mankind has not only placed its faith (from the Latin “fides”, trust) in money, *it has placed itself in it.* “Thou visible god, that solder’st close impossibilities, and makest them kiss! That speak’st with every tongue, to every purpose! O thou touch of hearts! Think, thy slave man rebels” (Shakespeare).

Money is the power that transubstantiates all things in its own body and blood; in its commercial form, it is the

universal host, the formal and final cause of all things, their collective unconscious: their soul.

Who could escape the omnipotence of money, whose cult manages to subsume the universal animism latent in the polytheism of divine commodity, itself subsumed in the monotheism of the money god?

It's easy in fact. All you must do is stop believing in it.



GENEALOGY OF THE MONEY-GOD

Money is what is missing,
but what is missing is not money.

The essence of money is the annexation of the world by the rich.

Money is not responsible for our misfortunes, our dishonesty, nor for the disastrous state of the world. On the other hand, it is well adapted to it. It is the perfect tool.

How is this possible? It is because money distorts reality. It makes things and individuals *equivalent from its point of view*. Equivalent, that means *of the same value*.

And this value is set by money, in an illusory way, despite what the economy would have us believe.

The monetary value of a thing is not determined by the time of work it requires, its scarcity, or our need for it. If it is, it is because *we give a monetary value to this work time, to this scarcity, to this need*.

The monetary value of a thing simply does not exist.

Of course, if water becomes rare, it would become very valuable, but this does not determine its price. We determine its price.

And this price will deprive all those who cannot afford it of this vital thing. *That's how* monetary value distorts reality.

The reality is not that some people – the rich – need water. Everyone needs water. The reality is not that it is legitimate for only the rich to drink. The reality is that there is little water, and we all need to make a decision about that fact. *Money is what takes away our decision*. Except for the rich, of course.

Money is when the rich decide. Decide the price of water and everything else.

The secret of the price of everything is basically that it must allow the rich to own it.

Everything else is incidental and derivative of this fact: *so that everyone will have to aspire to a share of wealth, however small, and thus by doing everything to achieve this, everyone will legitimize the rich, legitimize the economy, legitimize money: they will legitimize the value decided by the rich.*

Of course, when we say, “the rich”, we know that it is an antiphrasis: the “rich” are terribly poor: reality is entirely distorted for them.

The rich live in an illusory reality, disconnected from the true reality. For example, if there is a shortage of water, they believe that they have a legitimate right to possess, use and abuse water because they pay for it. The general human reality of water scarcity has no legitimacy for them.

Legitimacy is entirely annexed by economic legality. The essence of money is the annexation of the world by the rich.

The economy is nothing more than *the treaty of military strategy that allows the rich to annex the minds of men to money.*

Revolution is the operation which, turning away from the value according to the rich, turning away from the lamentable example set by the rich, sets out to reconquer the spirit, which is identical to the reconquest of reality.

Time is the dictation of the un-lived

“The time that we measure” has managed to govern and determine human life on the whole planet, with very few exceptions. It took a few millennia for this to happen, during which time became more and more valuable, becoming an essential value. To save time, to make the most of time, and above all not to waste time.

We are on a boat. Taking longer is a mistake if you can fill the boat with fish in three hours. So that gestures, words, the whole of activities and life, from the departure from the port to the return, will be subjected to the "time that is measured"; not only externally, as if time left them intact, but from the inside: it is time that will give the tempo, not the pleasure taken, not the natural alternation of effort and rest, not the biological rhythm, even less the play of affinities, in short in no way the life lived.

Life will in fact be lived only under the dictation of the “time that is measured”: it will have, against its own rhythm, to mould itself to the rhythm of the “time that is measured”; each gesture, each word will be enclosed in the finiteness that is given to it: so many minutes, so many seconds. This is how we empty the oceans, starting with the human ocean.

Some smart guys will tell us that it necessarily takes time to do anything, and we will answer them that to do anything, it is not necessary to measure the time.

They will add that some activities require “the time that is measured”, we will answer that it is not necessary to extend it to all activities.

Now we are no longer on a boat, but in the factory, another galley. There, the human content, the lived life; pleasure, desire, affinities, biological rhythm, all this has no more interest, almost no space of expression, even reduced. Only “the time we measure” has value: and it must be as short as possible, in order to concentrate as much as possible on the disappeared experience, *to extract its essence to make an abstract value of it.*

This abstract value will then be found in the form of money: value in its pure state, which transcends everything, and which gives everything a new life: the life of commodities of course, commodities that make a spectacle of themselves as promises of life to the unfortunate humans dispossessed of their lives. Illusory promises of course, which only shine behind the shop windows, and which dissipate when entering the homes of the unfortunate humans. “Time that is measured” thus gives birth to money, which gives birth to goods, which give birth to nothing.

Therefore, the unfortunate humans feel that their lives are worth nothing, except in a commercial way, except in a spectacular way; except when they behave like commodity behind their shop windows.

This again leads to nothing, but the unfortunate spectators do not see the nothingness which is behind no window so that their lives have become in their eyes *unfathomable abysses full of nothing.*

It’s time to conclude, the details have already been laid out in detail over the centuries. Our species has invented the time that is measured; it has invented something after which it runs, and which dominates it. It has therefore given it a

lot of value, and in so doing, it has invented value, as something that sums it up and simultaneously exceeds it. She has finally invented money as a worthy representative of this thing that is both familiar and strange. It has logically made it its idol. And it is since this time that she sinks by wandering in infinite misfortune.

How the spirit comes to things

The value of a product that is not a commodity is entirely and exclusively determined by its qualities, which are related to the use one can make of it. This value is partly objective; it concerns the usable properties of the object, and partly subjective; it concerns the reception of these properties by a subject: how he perceives them, and what he plans to do with them in his singular life.

As far as a commodity is concerned, it is a product that of course retains its use value, but which first has the particularity of being equivalent to a sum of money: the product is worth a certain price. This price is not determined by the labor time, the scarcity, or the utility of the object, except in an inessential, peripheral way.

What determines – tautologically – the price of the object is that it has a price.

Once an object has become a commodity, it belongs neither to its producer nor to its consumer, except in an inessential, peripheral way. *It belongs to money.*

It is money that gives it its value, which will be converted into the price, for the convenience of exchange. The price of an object can rise or fall for all sorts of reasons that are inessential from the point of view of money: the essential

thing is that the object retains a price, and thus a market value, and thus continues to belong to money.

What then is money? The universal abstract representation of wealth.

What wealth? All wealth. To have money is to enter the representation of wealth; to play a role in it, if only as an extra. But this representation is abstract. Money has no smell, no taste, and no other necessary sensible quality. That is why it can advantageously do without any material form.

Money is pure disembodied spirituality: it is the spirit of everything having moved away and risen above everything.

Money has robbed the world of everything so that the world is empty, meaningless, and disenchanting - unless you have money.

And when one has money, it is not to live in a world, which is no longer anything but inessential, and peripheral, but *to live the money*, to participate in the universal representation of wealth.

The rich man is the one who feels not that he is rich, because he is rich of nothing, except in an inessential, peripheral way, but the one who feels that *he represents wealth*.

And the rich commodity is not rich because of its intrinsic qualities, except in an inessential, peripheral way, but it is rich in proportion to its capacity to represent universal wealth: it throws up a lot.

What makes a commodity valuable is its capacity *to give substance to abstraction*; its capacity to *put on display the universal wealth contained in money*.

The spectator who has succeeded becomes ipso facto a star and therefore sees himself as an actor, he can forget for a while that he is only the spectator of a life that is only a spectacle, and he can believe that he is different from the extras: *he is the illusion realized.*

The loop is closed. The life lost in the production of the universal abstract wealth, which is identical to the universal production of the un-lived, returns to the living as desirable representations and desires of representations. To return to life consists in desiring to desert these desires.

The real misfortune of the world is those market relations, the commodity, are a total absence of human relations.

In alienation, human relations are not nonexistent, they are absent, they are realized as the activity of things, as a spectacle. Thus, the impotence of bourgeois thought, and action is not its impotence to dominate an “economic system”, to dominate the world production of waste. On the contrary, *this impotence is the spectacle of its impotence*, the organized lie about its real impotence. The real impotence of the bourgeoisie is its impotence to prevent human relations from migrating ever more into things.

The value exposed

Value is the ability of the products of labor to exchange themselves in thought without any human intervention. The word value properly designates this inhuman thought and nothing else. One could imagine that it belongs at least to the merchant exchanger to ratify, to realize this thought. Not even. It is still a thing which alone has the power to realize the thought of things. This thing is money.

One understands the astonishment of an observer of the Tiavéa tribe who notices that, in our civilized countries, it is enough to take out a small metal disc or a small sheet of paper from one's pocket, or even to make a small scribble on paper, to exchange without loosening one's lips. One can imagine his amazement at the contrast between the silence of the inhabitants of these strange lands and the incessant chatter of the goods. His astonishment and indignation, since in his country, the meticulous exchanges require up to three weeks of chatter, after an expedition on the high seas that can last a month, and a preparation that requires several. All this in an orgy of chatter.

In our countries, home of boredom, objects are pre-exchanged. All possible exchanges are already realized in thought and this thought is no longer the heritage, the noble tradition of a people, but the heritage and tradition of things. Similarly, the realization of this thought is no longer the activity of a leader of noble lineage whose individual qualities, boldness, skill, beauty, seduction, are justly renowned. This realization is the fact of one thing.

Merchants have made money famous

Only after millennia of plundering the existing communities, mostly the local exploiters, the merchants were forced to take over the sphere of exploitation themselves. And this for a double but simple reason: they ruined all those they plundered; the pullulation of their prosperous class forced them into fierce competition despite the universal development of the market. Once the fame of money as the only thing that has the universal power to realize the thought of things has been firmly established, once the omnipotence of money has been assured, an omnipotence that consists solely in the millennial and worldwide display of its omnipotence, the capitalist can launch himself into exploitation by introducing the calculation of the costs of production.

The capitalist can only calculate a cost once money is present as an idea in everything. Only when almost, everything has been transformed into commodities, into things that think, can exploitation proper to the market begin.

Money is the universal agent of lack

Money is expensive. This is of course only a joking remark. The question is not there: it is that the economy of other people's work succeeds in making an economy of life itself. What it really wastes is reality itself. It wastes the totality of life. It is an understatement to say that money is expensive for society. *Money is the real society.*

When commerce takes over-exploitation, it says to the exploited, "Be a man, here, take this money." The new master himself infects the slave who thinks himself freed with his own gold disease.

The shameless solicitation of goods is understandable; it is a matter of life and death for them. If the client does not come, they die before they can copulate with the money, they die without being able to reproduce. So they do everything, in an incessant advertising cacophony, to persuade people that they are better than others, capable of concentrating all their eyes, even if only for a single moment.

Work is the universal curse attached to the worship of money

It is neither the time of work, nor the force of work, nor the work itself that produces wealth. Labor is only the material and driving function that gives wealth – which pre-exists as an end and as an idea in the minds of merchants – a perceptible, albeit ephemeral, form: the commodity.

Work is only the slave and mechanical effectuation of the transfer of universal abstract wealth – money – into a particular and concrete thing, the commodity. It is immediately clear that this can only be a dupe market. For abstract universal wealth is obviously absolutely cramped in any commodity, and therefore on the lookout for the slightest opportunity to escape from it. The purchase will be this opportunity.

For the worker, the only wealth that labor produces is thus the wage, with which money perfidiously allows him to occasionally taste wealth. The worker, this mechanical slave in human form, once metamorphosed into a consumer by the magic of the wage, is the dupe of this dupe market that he himself has made possible by his slave and mechanical activity.

Totally slave activity, and purely mechanical, because even before it begins, work, this universal prostitution and loss of human qualities, has been emptied of all substance, all value, all nobility, all humanity, because substance, value, nobility, and all humanity were already exiled beforehand into money, which is abstract wealth; wealth abstracted from everything.

The wage is nothing but that deceptive promise of wealth that money injects into a small metal disc, a piece of paper or a plastic card and that makes the eyes of the spectator shine. The wage is the permanent demagogic speech that money gives to the frustrated consumer to convince him to return to work.

The commodity, which the employee covets, is what allows wealth to strut its stuff. The commodity is what makes wealth shine for a while in the eyes of all the spectators; the time it takes to buy it. As soon as it is bought, the commodity loses its shine and loses everything that made it shine.

Prestigious behind the window, vulgar as soon as it enters the consumer's home.

Wealth escapes from the commodity, abandoning it to its triviality, at the very moment the transaction is carried out. And it is obviously money, the wealth that is never satisfied because it is totally abstract, that will then allow the production of new goods; it is the wealth that is never satisfied that will continually be reinjected into new objects to make them shine.

And so on.

“Never work.”

Wage labor, this radical poverty, this inactivation in act of the human, cannot, therefore, produce by itself any wealth, it can only allow wealth, which is from the outset totally alien to it, to express itself in the form of commodity.

Labor is only the formatting, in itself insignificant, of the commodity as the universal signifier of money; money which is, much more than the general equivalent that the economy extols, the universal signifier of abstract universal wealth; this elusive wealth that all commodities, these universal teases, constantly have in their mouths.

One understands, therefore, the inanity of the workers' demands for better wages and working conditions, that is, a humanized dispossession of their humanity.

These demands are certainly understandable, as are those of the prisoner demanding a better cell. Let's say that they express the fact *of being money-sick* by covering the fact *to be fed up with money*.

Therefore we began our presentation by showing that the economy is what allows the rich to annex the minds of men to money.

We also understand the ontological and strategic truth of the situationist slogan, which has nothing “romantic” about it, as the mercenaries of separate thought who specialize in the spectacular recycling of criticism like to call it, and who believe themselves to be immune to practical truth.

The spectacular-market society, encircled on all sides by the imminent historical return of practical truth, is more than ever at the mercy of a universal desertion.

The desertion of work is the absolutely necessary condition of the reconquest of all emancipated thought, of all reinvented activity and of our rediscovered humanity.

Such a long hypnosis

Before concluding definitively, it is necessary to return briefly to the origins of unhappiness: the formation of fetishism.

The fetishism consists of the magic character allotted to an object, that it is natural or cultural.

In a general way, it establishes with this object a ritual relation of blind attraction (or of repulsion) and of submissive admiration (or of fanatical denial).

For there to be fetishization, it is necessary simultaneously that the object is perceived as foreign *and* carrying a possible gratifying relation.

Thus, a separation from the object is necessary, and the hope to abolish this separation, pre-exists the fetishization.

It is also necessary that the separation has taken place, *its process has become a mystery*.

The fetishization intervenes as an artifice allowing us to live with this mystery.

Our ancestors the separators

From the Paleolithic period, a separation will take place, of which we know almost nothing, between the nascent humanity and nature.

This separation takes place slowly, as techniques acquire a more and more marked autonomy with what can be copied or imitated from what nature offers. It seems to us that a key stage is the creation of articulated tools or weapons – an assegai for example –, in other words, tools whose realization will imply, on the one hand, a creative upsurge, and on the other hand, *a momentary detachment from the objective of survival in order to concentrate on a technical finality*: how to realize the articulation.

Creativity is thus from the outset correlated to the capacity to articulate: and it will extend it on two essential levels: the technical development and the appearance of art. In the two situations, it is a question of addressing the nature *of a little higher*.

On the one hand, while one seizes better the causal articulations of it (technical report) and the possible articulations (artistic report), to begin to decode it; on the other hand, to distinguish ourselves from it by our creations.

It is *in this complex of new interactions* that the language, for a long time stammering, is going to take its rise, as *the capacity to articulate without limits*.

At this stage, the separation from nature is not yet a rupture, a divorce: there is a margin; literally *a game* between humanity and nature; the game being both a natural source of learning and the cultural space of all creation.

The game infiltrates everywhere and provides an intoxication, an intoxication that immerses humans in the depths of nature, and inseparably in their “own” nature.

Between the technique linked to survival, and the art, which is already autonomized, the coming and going are done in the playful mode.

One plays a lot in the paleolithic.

Except that between the art, the technique, and the play, it is the war; it is necessary to choose. And it is the technique, *already presupposed in the art and in the game*, which offers the most interest: a tangible control of the tangible universe. This choice also directs the gaze on the interest itself. It becomes serious: and we will play less.

Even art becomes serious, and interested, because it constitutes an inexhaustible reserve of symbolic answers to the difficulties, the fatalities, to the mysteries that nature reserves for humans.

Goodbye nature

The symbolist relation to nature can thus take the relay of the technical relation when the technique is in defect of mastery: and this relay *is still a technique*.

Thus, the process of separation takes place: the earth and the sky are populated with symbols, and at the very time when technical mastery increases, when *culture plows the land but even more so the minds*, the natural relation is in perdition: the intoxication of the playful immersion in the depths of nature is supplanted by the intoxication of domination.

The fetishization can begin. It will be unleashed for millennia, until today.

Fetishist, the report to the most imposing natural elements; fetishist, the report to the technique, whose appearance disappeared from the memories; fetishist, under the shape of myths, the report to the spirit in all its manifestations; fetishist the relation to the material goods, when they are sufficiently abundant and decorated to lose all trace of their production; fetishist, the relation to the value when the money has sufficiently derealized it to crown itself of it; fetishist, the relation to oneself as to the other, when the one as the other is no more than their roles.

The “fetishism of the commodity” concentrates the whole of these processes of separation. The “fetishism of the commodity” is when an object – or a being – that has become a commodity, draws its value only secondarily from its possible use but draws it centrally from the mystery that surrounds not its appearance in the shop window, but rather its appearance as a shop window.

What is this thing the showcase of? Of all the humanity concentrated in it but erased from it: of all the humanity that it took for it to exist.

Not just its possible use, not just the materials that must be extracted and transformed to produce it, not just the time and energy it takes to produce it, not just the human genius it takes to imagine it, not just the technical skill it takes to arrange it, not just the calculated attractiveness of its appearance, not just the secular human sum that made it possible – but the whole.

The smallest commodity is an above-ground summary of the whole of humanity, which has become *untranslatable*.

The spectacle of society throughout history

To reach this point, it was necessary to install massively at the center of existence, on the whole planet, the forced and coerced work to which most of the world population spends most of its time.

Needless to say that it is, for the immense majority, repetitive, poor, and external tasks. This implies for everyone and for the whole of humanity an incredible loss of creativity, an unimaginable drying up of talents, an essentially unhappy life for everyone and humanity.

The world of commodity is precisely there to compensate for this abysmal misery: others create for you, others have talents in your place, and others live exciting lives.

In appearance.

And what counts is precisely to maintain the circular need to consume appearances. The smallest commodity is worth the most for the dose of appearance it gives off.

If the first breakthroughs took place as early as the Paleolithic, everything really starts *to solidify* in the Neolithic, between 10,000 and 5,000 years before our era, when profitability becomes *the guide for activities*. It is profitability that establishes and justifies hierarchies and fixed social statuses.

In particular, as we had noted it, by the intermediary of the art which already imposed itself in the paleolithic as separate compensating activity, whose prestige imposes some to all and whose symbolic force cements the society, while this one divides in itself, and separates itself from the nature, which it also divides.

It is already the spectacle that makes the society, even if we are still very far from the society of the spectacle.

On the other hand, we are now very close to slavery, which is indeed particularly profitable.

A few thousand years of perfecting, even more than techniques, this *advantageous* social division, we find ourselves in this ancient Greece, where work understood as servile and separate production, condemns humans to be only the “animated objects” of their masters.

What is worthy, therefore, of true humans, is to cultivate themselves, but of a culture already separated: separated from nature and from other species, separated from their own production, separated from the human totality, separated from everything. It is at this point that representation, whether artistic, spiritual, or philosophical, *takes off into a world apart*, where the unity of life can no longer be restored, but only contemplated.

Revelations on the nature and state of the planetary conflict

It is time to conclude. The rich – *the dominant ones who take advantage of their fellow human beings* – have already lost, no matter what illusions their present victories provide. It is worth noting that these illusions are the central vector of their programmed defeat.

As for the program of their defeat, they have a confused and false conscience of it, because they seize it on the mode of the calculation and the technique, which is also part of the essential causes of their already pronounced defeat.

This is the program in the ancient Greek sense (πρόγραμμα): the public and written proclamation. The one we are pronouncing here.

Let's take an entertaining metaphor: the rich are like the exhausted boxer who is about to receive a series of devastating hooks in the twelfth round, but who in the meantime waddles along to the cheers of the ochlos (ὄχλος, the crowd).

The rich have enriched themselves from the radical impoverishment of the peoples: *they have sifted all cultures to make consumable spectacles*, rejecting as vulgar mud all that could not serve the market value.

Let us continue this instructive metaphor: this mud is this universal unconscious that inexorably makes its way toward the light. It operates by successive decantations of the illusions which compose it, which come from afar, which are numerous, and which have hard skin. These three components are what make the rich believe that mud will never

become gold and that therefore the anti-poetic ugliness into which they themselves have changed the world cannot lose.

Such is the corrosive force of illusion: the rich believe they are protecting themselves from ugliness, while their ugliness is becoming more and more apparent to everyone; consequently, the poor of the whole world believe the rich less and less; the less they believe them, the more the secret alchemy operates; the more the peoples are reformed as the only universal force capable of bringing back the truth into the world.

The historical moment that contains us is exciting: on the one hand, we see the rich making a spectacle of themselves by throwing crumbs of contempt and paternalistic benevolence to the crowds – *those atomized remains of what used to be peoples and all the poor people see this* –, and on the other hand, these crowds split into two parties, both of which want the other to disappear.

But there is a difference: the majority crowd that feeds on paternalistic benevolence is absolutely dependent on this wretched pittance; absolutely submissive to the scientific expertise intended for the good advice that television communicates to it: it has reached *the ultimate stage of satisfying passivity*.

Whereas the minority crowd, whatever the errors and confusions that it struggles to decant, is active, traversed by the incessant and ever more pressing calls of the universal unconscious, to which it must eventually give in. This is how the historical moment that all are waiting for is approaching: the final decantation is going to take place, the alchemy is finally going to succeed: from the mud of the ochlos is going to emerge the gold of the new peoples.

Their newness will be easily recognized by three characteristics: their indomitable pride, their scathing repartee, the overcoming of all their old ideological divisions.

In the meantime, smile with real and beautiful smiles: the rich have already lost.



Le collectif « Observatoire situationniste » a été créé au printemps 2021. Il vise à réactualiser l'emploi précis et déterminé des outils critiques forgés par l'Internationale situationniste : spectacle, aliénation, séparation (pour l'essentiel). Il vise en outre à expérimenter et cartographier le dépassement de toutes les postures et clôtures idéologiques qui ont limité, retardé voire empêché jusqu'ici l'épanouissement d'une critique radicalement émancipée. Il part du postulat que ce qui aura été ainsi conquis sur le plan théorique général et sur le plan existentiel plus particulier n'est pas quelque chose d'étranger à l'époque, mais en exprime au contraire le cœur. Si ce postulat se vérifie, l'époque s'y reconnaîtra en temps voulu.

OBSERVATOIRESITUATIONNISTE.COM

The collective “Observatoire situationniste” was created in the spring of 2021. It aims to update the precise and determined use of the critical tools forged by the Situationist International: spectacle, alienation, separation (essentially). It also aims to experiment and map the overcoming of all the ideological postures and fences that have limited, delayed or even prevented the development of a radically emancipated critique. It starts from the postulate that what will have been thus conquered on the general theoretical level and on the more particular existential level is not something foreign to the epoch, but expresses on the contrary the heart of it. If this assumption is true, the epoch will recognize itself in due course.

TABLE DES MATIÈRES



Version française

<i>Préface</i> par Amel Nour	p. 9
<i>Généalogie du dieu argent</i>	p. 17

English version

<i>Preface</i> by Amel Nour	p. 45
<i>Genealogy of the money-god</i>	p. 52